

née traverserait en trois ou quatre jours au plus. Et pourtant les hommes, les bêtes, auront peiné toujours et marché sans avancer, usant leurs chaussures, ce qui est peu, mais aussi leur moral, ce qui est beaucoup !

Qu'on ne nous répète donc pas sans cesse : « Vivez sur le pays. »

## CHAPITRE X

### SÉJOUR ET OPÉRATIONS A PÉROTE

---

Pérote. — Séjour trop prolongé et monotone. — Hacyenda del Molino. — Peonès. — Désarroi des nouvelles de toutes sortes. — Situation difficile à Pérote. — Interview du colonel Facio. — Le protectorat. — Récompenses. — Le pulque. — Le Mescal. — Expéditions de ravitaillement. — Scène de Floriano. — Départ de Pérote le 21 janvier 1863.

Pérote, lors de sa nationalité espagnole, fut une ville importante, sorte de vaste gîte d'étape pour le grand mouvement de voyageurs et de produits qui se faisait entre Mexico et Vera-Cruz, voire même entre le Pacifique et l'Atlantique. En 1862, elle n'était plus qu'un désert où les témoins de son riche passé n'étaient plus qu'une fontaine au milieu de la grande place et où aboutissaient mystérieusement, par un souterrain, les eaux vives de la montagne, et son église dont le clocher contenait un merveilleux escalier en acajou massif. Toutes les habitations se ressemblaient à l'extérieur et ne se distinguaient que par leur étendue et le luxe de leur intérieur; elles sont toutes à rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse dont les eaux pluviales s'échappent par d'immenses gargouilles faites pour inonder les passants.

Il y avait autrefois de nombreuses petites industries qui n'existent plus. Quant au commerce il est concentré en quelques mains très larges qui cumulent volontiers. J'en connus un qui tenait : boucherie, épicerie, draperie, boulangerie, minoterie, café, menuiserie, etc... Ce croquant avait bien

des cordes à son arc ! et pourtant, disait-on, il lui en manquait une... : celle du pendu !

Le premier devoir du général fut d'organiser Pérote qui va devenir une nouvelle base d'opérations, de la préserver surtout contre les Chinacos qui inondent le pays et glissent parfois leurs espions jusque dans la ville. Dans ce but, il est interdit, pendant la nuit, à tout ce qui n'est pas militaire français, de circuler dehors sous peine d'être fusillé par nos patrouilles. Ce procédé peut paraître barbare à certains philosophes, et pourtant il ne le fut pas, car personne ne sortit dans les rues et on ne fusilla personne !

Des dispositions défensives sont prises pour mettre la ville à l'abri d'une surprise lorsque les troupes sont en expédition.

Une tâche plus importante encore s'imposait au général car il fallait ravitailler l'armée pour le présent et pour l'avenir. On lançait de tous côtés des émissaires pour découvrir les points où se trouvaient des denrées; puis on les envoyait chercher par des colonnes détachées constituées selon les circonstances et munies des moyens de transport appropriés.

Du reste, nous étions entrés dans le pays des vastes haciendas qui contenaient d'immenses ressources. A quelques kilomètres de Pérote, à l'entrée des gorges de la montagne, se trouvait celle de San-José del Molino que le général alla visiter pour établir deux compagnies du 51<sup>e</sup> chargées d'y garder ses approvisionnements et surtout le moulin où on devait moudre les grains que l'on recueillait partout.

Cette hacienda possédait dix lieues de terrain et comportait un ensemble énorme de bâtiments de toutes sortes remplis de denrées et d'animaux; on pouvait y cantonner à l'abri 600 chevaux.

Non loin se trouvait le moulin où un ruisseau en cascades actionnait six paires de meules. Le tout d'une tenue irréprochable et établi à la française. Il allait être précieux pour notre administration.

Le 23 décembre, arrive un courrier du général en chef qui prescrit d'abandonner la ligne d'opération de Jalapa et de rapprocher les troupes du général Bazaine de San-Andrés pour prendre contact avec la droite de la division Douay. Après quoi la 1<sup>re</sup> division sera complétée avec sa 2<sup>e</sup> brigade qu'on enverra d'Orizaba.

Le général donne les ordres pour faire rallier tout ce qu'il a laissé sur la route de Vera-Cruz, réservant, pour le moment, l'évacuation de Jalapa dont il n'est pas partisan.

Vers le soir, se présente au quartier général un messenger d'une autre espèce. C'est un individu porteur d'une dépêche d'un personnage qui, paraît-il, est ministre plénipotentiaire des Etats-Unis auprès du Gouvernement de Juarez, et est en ce moment à Nopalucan, entre Puebla et Pérote, se rendant à Vera-Cruz pour y prendre son courrier, car les communications sont interrompues par les généraux mexicains. Ce diplomate facteur demande une escorte pour le protéger dans la zone occupée par les Français. Cette troupe devra l'aller prendre à Nopalucan. Une pareille demande, si diplomatique qu'elle fût en apparence, méritait d'être méditée; en ce pays extraordinaire, il faut se méfier de tout, surtout de cette démarche car elle est excessive et complètement en dehors des usages internationaux en pareille matière.

Nopalucan est à 60 kilomètres et on ne peut lancer 25 cavaliers à pareille distance au travers d'un pays inondé, non pas de troupes régulières mais de guerillas, c'est-à-dire de hordes de bandits. Du reste, nous n'avons pas le droit de faire pénétrer une troupe en armes quelconque dans les lignes ennemies sans un accord préalable établi dans un but déterminé entre les deux partis; un diplomate devait le savoir. Nous avons donc tout lieu de craindre un piège, d'autant que rien ne nous garantit l'existence dudit ministre plénipotentiaire à Nopalucan, étant donné surtout le caractère inadmissible de la demande de la part d'un diplomate. Il serait folie d'exposer ainsi un détachement à être

érasé par des troupes sans scrupule. Aussi le général répondit simplement qu'il enverrait, le lendemain matin, chercher le plénipotentiaire par un peloton de cavalerie à l'hacienda de Ténestépec qui est, sur la route de Nopalucan, limite des lignes françaises. Nous venions, en effet, d'y expédier une colonne de ravitaillement.

Du reste, le lendemain, on annonce que des feux de bivouacs, étendus et réguliers, ont été vus au loin pendant la nuit, ce qui fait croire à la présence de forces considérables. On nous donne aussi une information qui ne manque pas d'originalité.

Les libéraux, paraît-il, ont imaginé une combinaison que j'appellerais volontiers la « tactique à l'affamé ». Une forte colonne, celle dont on a vu les feux sans doute, opère dans la zone où nous envoyons des détachements en ravitaillement, elle pousse devant elle des troupeaux pour nous attirer et, lorsque nous viendrons nous en emparer, nous tomberons dans des embuscades habilement préparées. C'est ingénieux quoique peu nouveau et en tout cas, c'est peut-être un peu naïf pour réussir avec nous. Jules Gérard, le fameux tueur de lions d'Algérie, il y a 50 ans, mettait une chèvre devant lui pour attirer le roi du désert et le combattre face à face; mais ici, dans ce nouveau sport, il manque l'intrépide Jules Gérard!

Décidément, c'est la journée des nouvelles. Nous apprenons, en effet, que le général Forey est en possession d'un plan détaillé de Puebla et de ses défenses actuelles, qui lui est parvenu de la plus singulière façon. Deux zouaves ayant déserté, il y a quelques semaines, ont été conservés à Puebla. L'un d'eux est un excellent dessinateur et il a offert à l'état-major mexicain de faire le plan des abords de la place forte; ce qui fut accepté. On lui donna 12 jours pour exécuter le travail. Mais le dixième jour, tout étant terminé, il s'échappa et revint rejoindre son drapeau avec le plan de la forteresse, rachetant ainsi noblement sa faute. Mais le plan est-il exact? On ne le saura que plus tard. En tout cas, je m'en méfierais.

Dans l'après-midi, le général m'envoie aux informations à l'égard de l'escorte que nous avons envoyée le matin au devant du ministre américain, afin de savoir si elle est de retour. En route, passant devant l'Hôtel des Diligences, je trouve une vieille guimbarde extraordinaire, souvenir d'un autre siècle, attelée de huit mules à l'instar des carrosses du roi d'Espagne, d'où descendent trois personnes d'aspect peu ordinaire. C'est le ministre et sa suite, et la foule s'amasse pour contempler cet arrivage insolite. De cavaliers français, point! Mais j'aperçois derrière la voiture six cavaliers mexicains qui ont mis pied à terre. Ils sont armés jusqu'aux dents. Fort étonné de cette présence, je m'informe et on me dit que ces hommes font partie d'une garde rurale destinée à protéger les haciendas contre les brigands? Mais je considère que si les protecteurs de la propriété ont d'aussi affreuses physionomies, que doivent être celles des brigands qu'ils pourchassent? Tout cet ensemble me paraît louche et je manifeste ma surprise de ce que ces gens-là soient entrés en armes dans la ville. Mais le diplomate américain qui, paraît-il, ne serait qu'un simple consul, me répond en français qu'il est très contrarié de ce qui arrive, que ces gens ne l'ont pas prévenu et qu'il est entré en ville malgré lui, qu'il croyait aller à l'hacienda de Ténestépec où l'attendait notre escorte et que tout à coup il s'est trouvé dans la ville. Une escorte composée d'un peloton de cavalerie mexicaine l'a conduit jusqu'à 12 lieues de Pérote, à Nopalucan, et elle l'a laissé là, ensuite il a trouvé le Senor Floriano à la tête de 30 hommes, celui-ci a pris 6 cavaliers pour l'escorter avec sa suite. Toute cette histoire me paraît plus que singulière et j'examine le chef d'escorte; à première vue, il produit l'effet d'un franc coquin. Il parle français lui aussi; c'est un Italien. Mais des notables du pays m'envoient prévenir qu'il faut l'arrêter; c'est un coupe-jarrets, pilleur d'haciendas, pourvoyeur d'Aureliano-Rivera, le grand guerille; le jour du combat de Cerro-Leone, il est parti de Pérote avec le dit Aureliano pour nous atta-

quer....., etc.... Edifié par ces renseignements, j'invite le capitaine de gendarmerie, prévôt de la division, à s'assurer de sa personne; ce qui est fait aussitôt conformément aux lois militaires pour avoir pénétré en armes dans nos lignes sans entente préalable et sans s'être présenté aux avant-postes.

Cela fait, j'amène M. le Consul et un secrétaire de légation au quartier général où le général les reçoit; le Consul redit le boniment qu'il m'a déjà conté et demande que les gens de son escorte soient renvoyés... à leurs chères études, sans doute? Le général fait amener le chef de ces mousquetaires; le drôle se présente avec aplomb, dignité même; et avec une audace sans pareille, il déclare qu'il est payé par les hacendas pour les protéger contre les voleurs et les incendiaires. Le général lui faisant observer qu'il y a en ville beaucoup de gens qui ne l'aiment pas et l'apprécient encore moins, « les honnêtes gens ont toujours des ennemis, s'écrie-t-il; je ne suis d'aucun parti..., j'irai avec les Français quand ils viendront dans mon pays, etc... » Ce gaillard-là fait crânement face à l'orage. Néanmoins, le général me prescrit de l'emmener et de le faire désarmer ainsi que ses hommes. On les conduit au fort et leurs chevaux à la cavalerie.

Pendant que je le reconduisais tout en veillant à ce qu'il ne m'échappât pas, d'un bond à la mode des panthères, il eut l'aplomb de me dire qu'il fallait qu'il s'en retourne le plus tôt possible pour aller protéger les hacendas (quel sacerdoce!), qu'il y a beaucoup de voleurs, qu'il en a déjà pendu plus de 70, et autres jolies prouesses. Quand je le remets aux mains des gendarmes, il se récrie de ce qu'on le fait prisonnier. Le soir, le consul vient demander qu'on le renvoie avec ses hommes, qu'on ne leur enlève rien, et autres choses encore plus ridicules. Il sollicite enfin une escorte pour se rendre à Jalapa, car il redoute que ces braves gens le fassent assassiner. Mais le général tient bon et se décide à garder le chef de la bande que tous les habi-

tants signalent comme un assassin et le dernier des bandits.

Décidément la guerre, dans ce pays, a des accessoires bien délicats et bien encombrants!

Néanmoins, malgré les préoccupations de la journée et peut-être à cause d'elles, nous ne pouvons oublier que le 24 décembre précède la grande fête de Noël et, à minuit, nous y préledons par un réveillon dont les pièces immolées pour le sacrifice sont représentées par un chapelet de saucisses, un énorme *guacoloté*, vulgairement nommé *dindon*, en France, et un gigantesque plum-pudding; toutes choses légères, du reste mouillées par un vieux Xérès de pure race qui, depuis nombre de lustres, a vieilli pour nous dans une cave de Pérote.

Le lendemain, les carillons de la Noël nous font faire toilette (traduire grande tenue pour les militaires) afin d'assister à la messe officielle. Mais voilà que le consul américain revient à la charge; nous avons pourtant hâte qu'il soit parti. Mon camarade Willette a été obligé de monter à cheval à 6 heures pour faire conduire nos prisonniers à leur client de la veille afin de recevoir le paiement de leurs bons et loyaux services; il apprend que lorsqu'on le conduisit au fort, le citoyen Floriano a invectivé le capitaine de gendarmerie, déblatéré contre l'Empereur des Français, déclaré qu'il ferait tuer le consul, qu'il était soldat suisse à Rome, en 1848....., etc.... La gendarmerie ayant fait son rapport, le général décide qu'il restera prisonnier et, sans doute, ses hommes aussi.

Cependant, après la messe, le consul vient encore insister; mais le général reste inflexible. Il lui donne pour l'escorter l'officier mexicain qui nous a accompagnés depuis Jalapa. Celui-ci réunit une dizaine d'hommes; on leur donne les armes de la bande Floriano et nos voyageurs, enfin, nous débarrassent de leur présence. Cet incident panaché guerre et diplomatie a sa conclusion finale. Je l'ai rapporté tel qu'il s'est produit et avec les impressions d'alors. Mais, depuis, j'ai eu l'honneur de connaître et d'estimer à sa haute valeur

le représentant des Etats-Unis à Mexico, l'honorable sir Corwin, et je tiens à adresser, dans ces souvenirs tardifs aux représentants de la diplomatie de Washington, un hommage réparateur; notre homme de Pérote n'étant qu'un agent très secondaire de la légation américaine de Mexico. Tout s'explique tôt ou tard!

Dans la journée de cette solennité de Noël, j'entrai à l'église au moment des vêpres, et, au milieu du plus profond recueillement des fidèles, je fus stupéfait d'entendre, non pas les pieux accents de l'orgue, mais bien les éclats sautillants d'un joyeux orchestre, trombone, violon, piston, flûte et contrebasse, qui est tellement heureux de fêter la naissance du Christ, qu'il joue avec entraînement des polkas et des valse folles. Il paraît que les Indiens préfèrent la musique légère au plain-chant. Encore de la couleur locale!

Le surlendemain de ce jour de fête où les soucis journaliers firent relâche, le commandement se voit replongé dans les difficultés que devait comporter l'abandon immédiat et rapide de la ligne de Jalapa, pour lequel des ordres avaient été donnés. En effet, arrive à Pérote le colonel Facio, chef d'état-major de Marquez, qui vient conférer avec le général et lui porter des lettres du colonel Aymard, embarrassé, et du Préfet de Jalapa, affolé. On calme du mieux possible les terreurs de ce préfet et on prend les dispositions nécessaires pour vaincre les difficultés du transbordement du matériel, en envoyant une centaine de mulets de renfort. L'opération la plus délicate était la conduite d'un troupeau de 1.200 bœufs qu'un bataillon escortera jusqu'à Las-Vigas où nous l'enverrons chercher.

Le colonel Facio, que le général retient à dîner, est un causeur agréable et instructif pour nous, car il nous initie aux mystères des conditions sociales qui caractérisent son pays. Ce qui nous intéresse le plus dans cet ordre d'idées, c'est l'état qui est fait à ces Indiens que nous voyons partout traîner une existence avilie digne d'autres âges. Car

cette race déprimée n'est plus que de la matière humaine qui sert à tout dans ce pays, au bien comme au mal, et pourtant qui serait plutôt portée vers le bien!

Les Indiens, vivant sur les territoires cultivés dont les premiers conquérants se sont fait les propriétaires, appartiennent également à ceux-ci, et, de génération en génération, ils ont appartenu aux propriétaires successifs du sol. L'Indien voit son travail rémunéré, faiblement il est vrai; il est logé dans une case avoisinant l'hacienda; on lui donne les matières premières nécessaires à sa nourriture, deux poules, un cochon et un âne. En principe, il est libre de quitter l'hacienda; mais, en fait et de par des circonstances secondaires, il s'y trouve absolument enchaîné et voici comment: le *Peon*, c'est ainsi qu'on le nomme, est obligé de se procurer de différents objets, soit pour se vêtir, améliorer sa nourriture, ou satisfaire souvent des goûts ou des appétits en dehors du nécessaire matériel de la vie; alors, ne trouvant pas d'autres moyens de se les procurer, car les haciendas sont presque toujours très éloignées des centres de commerce, si petits qu'ils puissent être, il achète à l'hacienda qui tient boutique de toutes espèces de choses: épicerie, mercerie, lingerie, liquides, etc...; mais, le plus souvent, n'ayant pas l'argent nécessaire pour payer, il contracte alors une dette qui s'accroît de jour en jour et constitue enfin un capital dont l'Indien lui-même devient la garantie. Dès lors, il n'est plus libre et ne peut quitter la glèbe.

Lorsqu'il se marie et que sa femme devient grosse, il doit le travail de l'enfant qui naîtra; de sorte que lorsque celui-ci vient au monde il est déjà lié en endossant la dette du père. Durant son enfance, on lui prête des vêtements et autres objets nécessaires; il les doit et, quand il est grand, il se trouve déjà débiteur, sans, le plus souvent, pouvoir se libérer jamais.

Lorsqu'un propriétaire d'hacienda a besoin de Peones, il en demande à d'autres haciendas qui en ont en excédent;

celles-ci les lui livrent, mais contre remboursement de la dette qui pèse sur eux. C'est donc le servage qui passe d'une main à l'autre avec l'Indien qui le subit, et celui-ci est lié à son nouveau maître par la chaîne qu'a livrée l'ancien.

A nos préoccupations militaires viennent déjà s'ajouter des obligations d'un autre ordre, nécessitées par l'état politique du pays où nous venons faire la guerre dans des conditions absolument inusitées et qui en compliquent étrangement la conduite. Ces obligations résultent de la nécessité où nous sommes d'assurer l'organisation, la réfection même des administrations locales. En effet, dans les villes et villages où nous arrivons, les municipalités établies et dirigées par le Gouvernement de Juarez s'effondrent devant nous, et nous avons le devoir de procéder au rétablissement de ces institutions indispensables à la vie des populations. C'est ainsi que le lieutenant-colonel Arnaudeau, du 3<sup>e</sup> zouaves, investi par le général des fonctions de commandant la place de Pérote, afin de donner un point d'application à ses relations avec les habitants, ainsi qu'à son action même sur eux, et assurer la bonne administration de leurs intérêts, a été obligé de reconstituer une municipalité conforme à notre rôle et au but que nous devons poursuivre dans le pays.

C'est avec cette nouvelle municipalité qu'il a rétabli, sur des bases équitables, l'assiette des impôts qui était devenue illusoire et livrée aux fantaisies plus ou moins honnêtes des partis se succédant au pouvoir.

A Pérote, toutes les archives municipales et la caisse avaient été emportées, il a fallu appliquer avec justice le taux des patentes et rédiger un règlement de répartition des eaux qui viennent de la montagne et se bifurquent pour desservir, d'une part les propriétés particulières, et de l'autre les services publics; les conduites devant être entretenues par les uns et les autres. Ces mesures et bien d'autres furent rapidement arrêtées et firent l'objet de délibérations de l'ayuntamiento, qu'approuva et signa le général. En outre, et pour donner plus d'importance à cette municipalité nou-

velle ainsi qu'à ses actes, et aussi pour flatter l'amour-propre national de la population, le général Bazaine eut l'heureuse et habile pensée de rétablir solennellement le drapeau de l'ayuntamiento. Cette cérémonie se fit le dimanche, 28 décembre, avec un appareil auquel s'associa presque toute la population de Pérote.

Le général m'ayant donné l'ordre de le représenter, je vais me joindre au colonel Arnaudeau qui est du reste le parrain du drapeau. Nous nous rendons à l'église, brillamment illuminée et ornée de feuillages et de banderoles. Nous y attendons le cortège au milieu d'une grande affluence de monde où toutes les classes sociales sont représentées, surtout l'élément indien qui souffre le plus et paraît heureux de voir venir le rétablissement de l'ordre. La municipalité, précédée d'une musique locale, la *Banda*, se présente encadrée par une haie de zouaves avec leur grande tenue et leur crâne allure. Le curé fait des prières de circonstance, puis il bénit le drapeau placé devant l'autel. La consécration religieuse étant donnée, le colonel Arnaudeau remet le drapeau à l'alcade et au chef de l'ayuntamiento. Le cortège se reforme : en tête, la bannière est portée par les deux premiers personnages de la ville; nous suivons, et derrière nous vient l'ayuntamiento, puis la musique, et, toujours encadrés par les deux files de nos soldats, nous parcourons processionnellement les principales rues de la ville, suivis par une foule joyeuse. On va hisser les couleurs mexicaines au sommet de la *Casa* municipale et le colonel prononce un discours très approprié.

Cette cérémonie, plutôt patriotique, produisit une salutaire impression en montrant aux Mexicains que nous ne venions pas pour asservir leur nationalité. Ce que nous venons de faire à Pérote, nous devons le faire partout, tant qu'un Gouvernement nouveau et régulier n'aura pas remplacé celui qui se désagrège devant nous et ne peut avoir d'action dans les territoires que nous occupons.

Enfin, à ce sujet, je crois à propos de faire remarquer

que les mesures que nous imposaient les événements, étaient conformes à l'esprit de la conception initiale du but final de notre intervention au Mexique, car nous y retrouvons le caractère absolu, l'application partielle de *l'autonomie nationale placée sous notre protectorat* !

Du reste, les sentiments que nous venions de faire naître dans l'esprit de la population furent encore confirmés, renforcés, quelques heures après, par l'arrivée de Miguel Melgarejo, ce notable du village d'Altotonga qui, plusieurs jours auparavant, s'était fait fort de chasser les libéraux de son Pueblo, si le général voulait bien le soutenir au besoin. Ce brave citoyen qui a tenu sa promesse, vient se joindre à ses libérateurs avec 25 fantassins et 15 cavaliers en armes.

Ce pronunciamiento, si minuscule qu'il soit, est caractéristique et produit un excellent effet sur les timorés et les hésitants qui nous entourent.

Le 30 décembre est jour de deuil pour nous, il emporte le capitaine Fourgues, mort de sa blessure. Cette fin était prévue, car il n'avait pas repris connaissance depuis le coup fatal de Las-Vigas. Le général décide qu'il sera inhumé dans le fossé du fort San-Carlos et le lendemain, triste fin d'année, la cérémonie eut lieu avec un appareil austère mais plein de grandeur; car une foule de Mexicains tinrent à venir avec nous rendre un dernier hommage à ce jeune officier mort pour leur cause. A moi incombait l'épilogue de communiquer la douloureuse nouvelle aux sœurs de notre camarade qui n'avait plus ses parents.

1863. — Le 1<sup>er</sup> janvier 1863 fut absolument incolore pour les Français de Pérote. Il est vrai qu'il n'était guère attendu et il reçut un accueil presque froid. Pas de tambours à son réveil, pas de douceurs ou de témoignages fleuris à son petit lever. Quant à nous, si les épanchements d'affections familiales ou autres font tristement défaut, nous sommes, en revanche, agréablement privés des corvées que nos camarades de France vont subir dans leurs garnisons. Pas de visites empanachées, pas de courbettes devant les grands

de ce monde. Le général Bazaine, que les grandeurs n'enivrèrent jamais, dédaigne pour lui-même les grandes démonstrations officielles... et obligatoires ! Il veut que ce jour de fête absolument humaine, reste la propriété de tous et que chacun puisse se recueillir et adresser, par delà les mers, à ceux qui leur sont chers, le souvenir de celui qui manque au foyer.

Au quartier général tout se passa en famille. Au réveil, nos ordonnances nous souhaitent la bonne année; nous allons en faire autant au général. Ensuite son état-major, le général de Berthier, les chefs de corps, un grand nombre d'officiers supérieurs viennent spontanément porter l'hommage de leur dévouement au chef qu'ils admirent et en qui ils mettent toute leur confiance; et entre tous, les saluts officiels font place aux franches et cordiales accolades. Puis chacun va reprendre le rôle qui lui incombe dans la grande mission qui nous est confiée.

Le soir, le repas fut plus généreux que de coutume, les convives plus exubérants. Des souhaits, inspirés par des sentiments appropriés, s'échangèrent à la ronde et enfin nous autres, les jeunes gens, nous baptisâmes dans les flots d'un chaleureux Xérès notre ardent désir de marcher en avant; et pourtant nous savions bien que l'avenir était un terrible inconnu qui devait fatalement, au cours de cette année, nous procurer des surprises sans doute cruelles pour tous, fatales pour quelques-uns.

Le jour de l'an, du reste, semble inaugurer une ère de reportage, qui prend rapidement des proportions intenses. Le quartier général est assailli par une avalanche de lettres et de nouvelles de toute espèce. Ces dernières sont particulièrement encombrantes, car il faut les scruter avec soin, afin de découvrir ce qu'elles peuvent avoir de vrai ou de vraisemblable; interroger longuement et péniblement des indigènes pour avoir leur avis et des explications toujours difficiles à obtenir.

Je consigne dans ces souvenirs ces brassées de nouvelles,